



Edmund White

ROMAN

New York, années « folles »

Vie et mort de l'écrivain comète Stephen Crane, l'esprit libre le mieux payé de sa génération, par le grand Edmund White.

PAR CLAUDE ARNAUD

Stephen Crane (1871-1900) est un inconnu chez nous : aux Etats-Unis, pourtant, ce romancier-reporter passe pour l'ancêtre direct de Hemingway. Célèbre pour sa technique impressionniste – la foule et le brouillard y comptent autant que les personnages –, sa traque méthodique de la vérité et son style dépouillé, Crane marqua l'essor de l'expansion yankee avec un roman de guerre initiatique, « La conquête du courage » – il avait été correspondant de presse en Grèce et à Cuba, lors du conflit hispano-américain.

Cet esprit libre, qui vécut la toute fin du XIX^e siècle en Angleterre avec H. G. Wells et Joseph Conrad pour amis, avait d'autres raisons d'intriguer Edmund White : il était mort de tuberculose à presque 30 ans en laissant un roman inachevé racontant la vie tragique d'un petit gigolo new-yorkais. Connue ici depuis « Un jeune Américain » (1984), magnifique et cruelle évocation d'une adolescence gay dans l'Amérique des années 50, White s'est emparé du « personnage » de Crane et de son manuscrit disparu pour bâtir un roman-gigogne retraçant les derniers mois de la vie de l'écrivain alors qu'il dicte « Le garçon maquillé » à Cora, sa compagne, une ex-tenancière de bordel qui le soigne avec un dévouement de madone. Ce roman dans le roman ressuscitant lui-même l'enfance sordide du jeune Elliott, son arrivée solitaire à New York, son recrutement comme vendeur de journaux, ses premières passes au domicile de ses clients célibataires, puis sa rencontre fatale avec un honnête père de famille, numéro deux d'une banque new-yorkaise, dont il va faire le bonheur, puis la ruine...

Edmund White montre une étonnante aisance dans cette exploration des bas-fonds de la société puritaine. Les portraits de Cora, la putain au grand cœur, de Koch, le banquier allant en aveugle sur son chemin de Damas sexuel, du sculpteur italien auquel ce dernier confie le soin d'immortaliser son amant, puis du malheureux qui à son tour succombe au jeune

Elliott, fait chanter son protecteur puis met le feu à sa maison, sont d'une acuité remarquable. Comme le tableau des mœurs du New York fin de siècle, où s'affrontent encore gangs siciliens, juifs et irlandais, mais qui a déjà ses cabarets de travestis et ses drogués.

Roman à rebondissements, « Hotel de Dream » rappelle parfois le climat des feuilletons du XIX^e siècle, de Charles Dickens à Hector Malot. White est bien trop personnel pour céder au pastiche, néanmoins : l'on reconnaît partout sa vivacité narrative, sa gourmandise sexuelle et son appétit quasi encyclopédique pour « les petits faits vrais » chers à Stendhal. L'on n'oubliera pas de si tôt la lettre finale de Henry James, cet ami aussi généreux qu'ambigu qui, plutôt que d'achever le manuscrit laissé par Crane, le jettera au feu, fier d'avoir contribué au maintien de sa réputation morale ■

« Hotel de Dream », d'Edmund White, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par André Zavriev (« Feux croisés »/Plon, 238 p., 21 €).



Le groupe
Lola Lafon & Leva

ROMAN

Rester vivante

« Une fièvre impossible à négocier » (Flammarion, 2003), le premier roman de Lola Lafon, née en Roumanie sous Ceausescu, dressait le portrait d'une poignée d'autonomes anarco-altermondialistes. « De ça je me console » en est l'émanation directe. Ecrit sous forme de textes a priori disparates, un peu comme dans un journal intime, ou des chansons. Car Lola chante, et fort bien, au sein du groupe Leva, qui prépare d'ailleurs un nouvel album...

Dans son nouveau roman, il est question de « ne pas oublier » (« La mémoire est un sport de combat », dit d'ailleurs Lola dans l'une de ses chansons), mais aussi de John Irving et d'une génération (la sienne ?) de « presque-morts ». Emylina tombe amoureuse d'une Italienne qui dévore *Pariscope*. Elle aime aussi beaucoup son père, tout en se référant à son oncle, révolutionnaire assassiné par la police « secrète ». Est-ce un journal ? Une enquête pour fixer le passé ? Non, rien qu'un livre pour rester vivante. Lola Lafon se veut radicale, mais c'est surtout une hypersensible difficile à consoler d'un drame intime. Et pas seulement de la cruauté des douaniers roumains qui, lorsqu'elle était petite, lui piquaient le gadget de ses *Pif*... ■ GUILLAUME CHÉREL

« De ça je me console », de Lola Lafon (Flammarion, 410 pages, 19 €).